

SOCIOLOGIE ET ACTION SOCIALE

Par C. BOUGLÉ,

Professeur de philosophie à l'Université de Toulouse.

Parmi les défiances que rencontre la Sociologie, il en est qui paraissent suscitées par le souci de l'action. On semble parfois craindre sinon les résultats de la science nouvelle, au moins ses postulats, ses tendances, son esprit : la conception du monde social qu'elle voudrait inoculer aux intelligences pourrait, dit-on, endormir les volontés ; elle préparerait des excuses à toutes les formes de la paresse.

Et, en effet, ne prétend-elle pas traiter les faits sociaux « comme des choses », c'est-à-dire, sans doute, considérer comme quantité négligeable tout ce qui découle de l'activité des esprits, et concevoir, pour en construire la science, une société sans âme ? N'est-ce pas son ambition que de découvrir, sous l'agitation superficielle des individus, les « lois naturelles », inconscientes et irrésistibles, qui mènent l'évolution des peuples ? Nos pensées et nos

volontés, nos tendances et nos croyances ont-elles à ses yeux une autre réalité que celle du nuage, de l'ombre ou du reflet, puisqu'elle fait tout dériver des « conditions matérielles » de la vie sociale? — A quoi bon, dès lors, faire effort pour nous réformer et réformer les autres? Le souffle des bouches humaines peut bien rider la surface miroitante des fleuves; non modifier la direction de leurs courants profonds.

L'action légale ne se justifiera sans doute pas plus aisément, devant la sociologie, que l'action proprement morale. N'a-t-on pas dénoncé, au nom des sciences sociales, « l'erreur du xviii^e siècle », c'est-à-dire la croyance à la vertu mystique de la législation. On s'imaginait alors que l'humanité pouvait être transformée par décrets. Le « siècle de l'histoire » nous a rappelé que les sociétés ne sont pas des matières amorphes et ductiles. Elles sont bien plutôt des organismes définis, à qui leur structure intime impose des conditions d'existence déterminées; et la volonté du législateur s'émousse ou se brise contre les exigences de leur nature. C'est pourquoi, si celui qui pense réformer la société en convertissant ses semblables n'est souvent qu'un rêveur impuissant, celui qui la pense réformer en les contraignant n'est souvent qu'un fou dangereux.

En deux mots : l'action légale est aussi stérile que l'action morale. La méthode de la contrainte collective ne vaut pas mieux que la méthode des conversions indi-

viduelles. Les idées et les lois sont impuissantes. Telles seraient les conclusions où la sociologie serait conduite, par son respect de la force des choses.

*
* *

Que la sociologie ait dû être longtemps suspecte à ceux qui espèrent en la puissance de l'esprit, cela est naturel; car il est vrai qu'on a cru d'abord nécessaire, pour constituer une science des sociétés, d'éliminer du champ de cette science tout ce qui occupe le champ de la conscience, de négliger méthodiquement l'intervention de l'activité spirituelle, ou même de nier systématiquement son efficacité. On ne concevait la science de la société que sur le modèle des sciences de la nature; on chercha donc à se servir du moule, sinon du métal, qui avait servi aux naturalistes. C'est ainsi que l'on assimila la constitution ou l'évolution des sociétés à la constitution ou à l'évolution des organismes; et l'on crut qu'il suffisait, pour obtenir des types et des lois sociologiques, de décalquer, pour ainsi dire, les types et les lois biologiques. Ou bien on essaya de rattacher directement les phénomènes sociaux à leurs substrats vitaux; on fit dépendre la destinée des peuples de la constitution des races, et on se flatta ainsi de réduire l'histoire humaine à un « processus d'évolution biologique ». Ou encore, parmi les phénomènes sociaux, on attribua la première place et le rôle dominateur à ceux

qui semblaient, pour une raison ou pour une autre, les plus apparentés aux phénomènes matériels; et c'est ainsi qu'on voulut tout déduire des formes de la vie économique. La philosophie de l'histoire matérialiste, l'anthroposociologie, la sociologie biologique répondaient, en ce sens, à une même visée; elles essayaient, chacune à sa façon, de constituer une science sociale en dehors de l'esprit.

Mais leur développement même n'a-t-il pas suffisamment démontré la mauvaise direction de leur effort commun?

La philosophie des races est celle qui a laissé voir le plus clairement l'étroitesse de sa base. Elle s'est montrée incapable d'établir une relation intelligible entre la structure des corps et la structure des sociétés. Comment cela aurait-il produit ceci? C'est ce qu'elle ne pouvait expliquer. L'histoire contrecarrait d'ailleurs ses recherches et brouillait en quelque sorte ses cartes. Entre les grandes divisions historiques et les divisions ethniques on ne pouvait suivre, en effet, aucun parallélisme. On voyait une même race se distribuer chez des nations diverses; et chez une même nation des races diverses se concentrer. Il était clair que les unités sociales n'étaient nullement asservies aux communautés de sang; les idées prouvaient leur force en réunissant ceux que les races auraient dû séparer, comme en séparant ceux qu'elles auraient dû réunir.

La même force devait faire éclater les cadres de la sociologie biologique. Il fallut bien constater, en effet, que l'évolution des sociétés était loin de suivre fidèlement le chemin tracé par l'évolution des organismes. A mesure que les sociétés se perfectionnent, ne dirait-on pas, bien plutôt, qu'elles se « dénaturent »? Certes, dans les sociétés comme dans les organismes, le progrès paraît avoir pour condition la division des travaux. Mais que cette division est loin d'imprimer, au monde humain, les différenciations tranchées des corps vivants! Ici la cellule est comme rivée à sa fonction et emprisonnée dans l'organe. Les cellules sociales, au contraire, peuvent remplir successivement ou même simultanément des fonctions diverses, et participer à diverses associations. S'il est vrai que, par certains côtés, elles se spécialisent et par conséquent se distinguent de plus en plus les unes des autres, il est vrai en même temps qu'elles s'imitent et de plus en plus s'assimilent les unes aux autres. Bien plus, quelque différenciées qu'elles puissent être en fait, ne sont-elles pas capables de se poser comme égales « en droit » et d'exiger, en conséquence, telle ou telle modification de l'organisation spontanée des sociétés? Qu'est-ce à dire sinon que les idées interviennent dans la trame des lois naturelles pour tendre des fils inattendus et imposer des dessins nouveaux? Était-il donc possible d'oublier plus longtemps, pour constituer une science des sociétés humaines, que leurs éléments composants

sont des êtres critiques, c'est-à-dire capables de confronter la réalité avec leur idéal, et d'opposer, aux tendances de la nature, les exigences de leur raison?

On devait s'apercevoir en même temps que le « matérialisme » n'offrait à la philosophie de l'histoire que des formules équivoques ou des vues rétrécies. D'abord les conditions de la vie économique, par lesquelles on prétendait déterminer toutes les formes et tous les produits de la vie sociale, étaient-elles bien des conditions « matérielles »? Les besoins des hommes sont avant tout des faits de conscience; ils n'agissent que dans la mesure où ils sont sentis; ils n'entraînent l'histoire qu'en aiguillonnant les âmes. Et s'il est vrai qu'ils traduisent dans notre conscience ce qui manque à notre organisme et qu'en ce sens ils sont matériels, il faut ajouter que leur intensité et leur direction même sont profondément modifiées par les représentations dont notre conscience est préoccupée. Ne sont-ce pas elles qui définissent pour nous le *standard of life*, déterminent le « minimum décent », classent les satisfactions légitimes, normales, naturelles, et fixent ainsi, à chaque moment de l'histoire, l'étiage de l'activité économique? D'un autre côté, les formes de la production des richesses dérivent sans doute des transformations que nous imposons à la matière; mais ces transformations elles-mêmes que sont-elles, sinon des œuvres de l'intelligence? Il suffisait donc de creuser au pied de l'arbre matérialiste pour y décou-

vrir des idées. Des idées créent les organes de la vie économique; des idées déterminent ses besoins. Ajoutons que des idées encore influent, pour les seconder ou les contrarier, sur ses conséquences. Ce n'est pas en effet directement et comme mécaniquement, par la force de la vapeur ou de l'électricité, que les machines ont bouleversé les sociétés occidentales. Pour qu'elles tendissent à la division en classes antagonistes, encore fallait-il que leurs effets fussent en quelque sorte canalisés par certaines formes juridiques : sous d'autres régimes, avec d'autres systèmes d'appropriations par exemple, auraient-elles provoqué les mêmes ébranlements? Les rayons que leurs foyers envoient au monde social ne lui arrivent que déviés par les prismes du droit, qui sont comme autant d'idées cristallisées. Ici encore, entre les choses et la société s'interpose le travail de l'esprit.

Il semble donc que dès qu'elle veut ouvrir quelque avenue dans la forêt des faits sociaux, la science sociale retrouve, sur son chemin, les fantômes qu'elle avait d'abord pourchassés. Il n'y a pas de faits sociaux sans faits de conscience. Les forces qui font non seulement coexister mais concourir et coopérer les hommes, celles qui les poussent à régler, à consolider ou à réformer leurs relations mutuelles ne sont pas des forces extérieures ou mécaniques; ce sont des forces psychologiques. Le monde social ne subsiste et ne se meut qu'à la chaleur des désirs et à la lumière des croyances. L'unité

d'une famille, d'une cité, d'une nation tient à la communauté de certains sentiments. La façon dont les choses y sont recherchées, les fonctions hiérarchisées, les droits reconnus dépendent de l'idée qu'on s'y fait de la valeur des choses, des fonctions, des personnes. Que ces idées varient, que ces prestiges se déplacent, et la forme des institutions suivra et manifesterà, comme une ombre fidèle, ces variations et ces déplacements. Les institutions nous apparaissent, dans ce sens, comme des projections de la conscience collective; on peut mesurer au mouvement extérieur des unes les mouvements intimes et profonds de l'autre. Et c'est pourquoi A. Comte avait le droit de dire que le mécanisme social repose en dernière analyse sur des opinions.

S'il est vrai, d'une manière générale, que la sociologie réintègre ainsi dans ses cadres l'activité spirituelle, est-il donc juste de prétendre qu'elle est faite pour décourager les énergies individuelles? Bien plutôt, si les phénomènes sociaux lui apparaissent dans leur fond comme des phénomènes mentaux, n'est-il pas logique que les questions sociales lui apparaissent aussi, dans une large mesure, comme des questions morales? Si le mécanisme social repose sur des opinions, nous devons donc, pour réformer ce mécanisme, réformer les opinions d'abord, et frapper les esprits pour atteindre la société.

Il est vrai que la sociologie nous présente la transformation des sociétés comme liée aux transformations de la

« conscience collective ». Mais, en construisant le concept de conscience collective, les sociologues ont-ils donc posé une chose en soi, une réalité toute extérieure aux consciences individuelles, et sur lesquelles celles-ci n'auraient aucune prise? Elle ne saurait avoir d'autre siège que les choses ou les esprits. On a pu dire que la conscience collective gît, en un sens, dans les choses, que les idées dorment dans les livres, les codes, les monuments. Mais des livres qui cesseraient d'être lus, des codes qui cesseraient d'être appliqués, des monuments qui cesseraient d'être admirés pèseraient-ils encore sur la destinée des civilisations? Les idées endormies dans les choses extérieures ne sauraient donc agir que si elles sont incessamment réveillées par les individus. D'autre part, si les notions, les méthodes, les tendances communes aux individus composent bien une réalité propre, que nous avons le droit de désigner d'un mot spécial, qui a dit que ces notions se penseraient, que ces tendances se réaliseraient, que ces méthodes s'appliqueraient toutes seules, indépendamment de l'activité des esprits? On a abusé des mots lorsqu'on a attribué à la sociologie la prétention de faire vivre une université sans professeurs, une armée sans soldats, une société sans individus. *Est Deus in nobis*. La conscience collective ne vit que dans et par les consciences individuelles. Nous sommes les instruments de sa conservation, et par suite nous pouvons être les instruments de sa transformation. Ses traditions ne subsistent

que par notre respect; elles peuvent donc évoluer par notre audace. Si nous réussissons à renverser, en nous-mêmes et dans les autres, telles idées communément acceptées sur la valeur des choses, des fonctions ou des personnes, n'inaugurons-nous pas l'un de ces déplacements de prestige qui sont capables de bouleverser les rapports sociaux? Qui sait jusqu'à quelles profondeurs l'imitation portera notre invention? En ébranlant les pierres une à une, n'ébranlerons-nous pas tout l'édifice? Puisque la force des idées est un des moteurs des civilisations, toute action morale est grosse de transformations sociales imprévues.

*
* *

Est-ce à dire que, pour la réforme des sociétés, il suffise de la prédication des idées? Pour changer la face de la terre, suffit-il de jeter au vent la bonne parole? Est-ce le seul moyen d'action dont nous disposions, et le seul dont nous ayons besoin?

Réfléchissons seulement sur les conditions de la formation des idées sociales : nous comprendrons en quel sens et pour quelles raisons l'intervention organisée de la collectivité peut et doit seconder les initiatives isolées des individus.

L'expérience de l'action morale nous fera déjà toucher, sans doute, les limites de sa puissance. Lorsque nous cherchons à répandre des idées, ne sommes-nous pas

frappés de la facilité avec laquelle certaines se propagent, comme une onde sonore sur une mer calme, tandis que d'autres se brisent, dès l'abord, contre on ne sait quelles murailles invisibles? La vitesse et la direction d'un mouvement ne dépendent pas seulement de l'émission, mais des milieux traversés; et si nous n'avons pas pour nous la collaboration des milieux, notre élan initial est vite ralenti. Notre parole peut bien soulever un instant les âmes réunies; mais nous constatons d'ordinaire que, sitôt dispersées, elles retombent dans leurs errements. Nous avons alors le sentiment qu'il y a, en effet, une « force des choses » capable de se dresser devant la puissance des idées.

Analyser cette force des choses, à ce vague sentiment de son existence, substituer une connaissance précise de ses éléments et de ses modes, telle est justement la tâche de la sociologie. En nous montrant les âmes individuelles plongées en quelque sorte dans le milieu social et soumises à ses fluctuations, en analysant les impressions, les suggestions, les obligations auxquelles, de par les formes mêmes de ce milieu, elles se trouvent quotidiennement exposées, la sociologie nous permet de mesurer et de dénombrer les influences diverses qui les enveloppent. Cette atmosphère familière a sa pression propre. Les idées directrices des civilisations ne sont pas des divinités tombées du ciel, qui agiraient sur tout, et sur lesquelles rien n'agirait. Et si le travail solitaire des pen-

seurs contribue pour une part à les former, il faut constater qu'elles subissent, plus directement encore et surtout plus constamment, les inspirations générales de la vie de tous les jours. Les formes que la constitution sociale impose à cette vie sont comme autant de moules naturels pour la conscience collective.

Ainsi s'expliquent les sourdes résistances qui enraient la marche des doctrines, ou les poussées secrètes qui la secondent. Les missionnaires catholiques ou protestants ont unanimement constaté la difficulté d'implanter le christianisme dans les âmes hindoues. C'est qu'entre les réalités sociales que la vie quotidienne impose à ces âmes et le système idéal que le christianisme leur propose, il n'y a pour ainsi dire rien de commun. Habitues qu'elles sont au spectacle d'un monde fragmenté par les castes et réfractaire à toute organisation centralisée, elles se familiarisent malaisément avec l'idée que l'univers est le royaume d'une Providence unique. C'est seulement dans les milieux où, sous l'action unifiante du gouvernement anglais, de nouveaux rapports sociaux se cristallisent lentement, que cette idée commence aussi à s'acclimater. L'essor du christianisme dans la civilisation occidentale n'avait-il pas été aidé par une situation analogue? En écrasant les pouvoirs locaux, en soumettant les races diverses à ses règles uniformes, l'Empire romain, remarque Eusèbe, semblait pétrir le monde, pour le préparer à la révélation du Dieu universel. Dans

nos sociétés contemporaines elles-mêmes, nous pouvons parfois saisir la chaîne cachée qui unit, aux modalités de nos groupements, les tendances de nos consciences. On a prouvé, par l'analyse des statistiques du suicide, que les courants d'idées pessimistes se portaient de préférence sur les points faibles des sociétés : par exemple ils affluent, et entraînent l'individu là où les différents groupements, familiaux ou religieux, politiques ou professionnels, qui devaient l'entourer et le soutenir, manquent de cohésion, d'organisation, d'intégration. De même on a rappelé que nos sociétés, caractérisées par le progrès des idées égalitaires, le sont aussi par la prédominance de certaines formes sociales : leurs unités composantes sont très nombreuses, très rapprochées et très mobiles, très semblables par certains côtés et très différentes par d'autres, réparties en des associations partielles très variées, et en même temps soumises à de puissants organes centraux. On a essayé de démontrer que toutes ces formes conspiraient en effet pour préparer insensiblement les esprits, par des voies diverses, directes ou détournées, au triomphe des idées égalitaires. Il est donc vraisemblable que si certaines idées « réussissent » dans une civilisation, c'est qu'elles y sont aidées et comme portées par les formes sociales dominantes ; c'est qu'il y avait, entre les unes et les autres, comme une harmonie préétablie. Le système mental des peuples porte nécessairement quelque empreinte de leur structure sociale.

Quelles conséquences pratiques résultent de ces réflexions? — Certes, elles nous rappellent qu'un grand nombre de forces qui pétrissent les esprits échappent à notre prise directe. Entre elles et nous, c'est toute l'histoire qui se dresse. Le régime des castes a modelé et modèle encore aujourd'hui l'intelligence hindoue; or, les origines de ce régime se perdent dans les temps les plus reculés. Au moment où les clans qui composaient la première société hindoue, au lieu de s'agglutiner et de se fondre en des cités, comme il arriva pour nos premières sociétés occidentales, se replièrent en quelque sorte sur eux-mêmes, et se hérissèrent de prohibitions jalouses; c'est à ce moment même que se jouait la partie décisive : l'issue en devait peser sur toute l'organisation sociale et par conséquent, dans une certaine mesure, sur l'organisation mentale des Hindous. Sans remonter si loin, si nous voulons comprendre la prédominance du self-government en Angleterre, nous devons nous rappeler les caractères de la conquête normande et les rapports qui s'établirent dès lors entre le roi, les barons et le peuple. De même, l'histoire lointaine de notre royauté, de ses luttes contre la féodalité, de ses alliances avec le Tiers, nous livrerait la principale explication de ses tendances centralisatrices qui ont pressé, comme le remarquait Tocqueville, jusque sur la pensée de nos plus libres réformateurs. Souvent ainsi, les arbres à l'ombre desquels grandissent nos esprits plongent leurs

racines à des profondeurs où nous ne pouvons atteindre.

Mais du moins nous rendons-nous compte que si nous voulons libérer les esprits de la pression des formes sociales anciennes, il ne suffit pas de les exhorter éloquentement, il faut, autant que possible, leur procurer l'appui constant et comme la tutelle de formes nouvelles, et utiliser en ce sens la puissance réformatrice de l'action collective. De ce point de vue, nous comprenons la nécessité d'élargir le programme et de varier les méthodes de la pédagogie. Les enseignements proprement dits, les conseils et les objurgations ne sont sans doute que la minime partie de l'éducation; le pouvoir éducatif des situations qui nous sont faites par l'organisation sociale est autrement fort; car ses leçons, le plus souvent inaperçues, sont incessantes. L'éducation par les paroles, c'est le vent qui passe dans la forêt et n'ébranle qu'un instant les arbres; l'éducation par les situations, c'est la goutte d'eau qui tombe toujours à la même place et perce à la fin les roches. C'est pourquoi, si nous voulons agir sur l'esprit public, nous ne nous contenterons pas de nous attaquer directement aux idées; nous essaierons de changer les situations mêmes; nous réclamerons par suite des réformes générales de l'organisation sociale. Tout ce qui modifie l'intégration, la différenciation et la complication des sociétés, ou même leur densité et leur mobilité, les rapports intimes ou les relations extérieures de leurs éléments, est capable aussi de modifier l'état de la

conscience collective. Ce n'était pas sans raison que Gambetta célébrait les vertus civiques de la locomotive : la multiplication des communications sociales favorise sans doute le progrès des idées égalitaires. De même, on peut espérer que la reconstitution des groupements professionnels abaisserait le taux des suicides en rendant un idéal plus précis et plus prochain à nombre d'âmes désorientées. Il y a, même pour les crises morales, des médications externes. Et, dans la mesure où l'État peut, par son intervention délibérée, changer la structure des sociétés, la façon dont les choses y sont évaluées, les fonctions divisées, les droits répartis, il est maître de ces médications ; l'action de la collectivité sur les situations peut seconder l'action de l'individu sur les esprits ; la force des lois nous aidera ainsi à lutter contre la force des choses.

En nous conduisant à ces conclusions, remarquons que la sociologie ne rend nullement à l'État le pouvoir de transformer l'âme humaine directement et comme miraculeusement, d'un coup de baguette. Lui attribuer ce pouvoir, c'est oublier que les idées sociales tiennent à la terre par un système de fils invisibles : or, c'est justement à dénombrer et à suivre ces fils que s'emploie la sociologie. Elle espérera donc en une action indirecte bien plutôt qu'en une action directe du pouvoir public. Elle demande, non pas qu'il méconnaisse les conditions à l'influence desquelles les esprits sont soumis, mais qu'au contraire,

pour agir sur les esprits, il agisse sur les conditions mêmes. Elle compte en un mot sur l'action légale pour aider l'action proprement morale, mais à la condition que l'action légale, bien loin de nier la science, soit elle-même fondée sur une connaissance scientifique. Les efforts de la sociologie, pour définir les dépendances intimes et les contrecoups lointains des différents phénomènes sociaux, sont en ce sens autant de travaux préparatoires à l'action. Ils élargissent la zone éclairée où l'on visera méthodiquement les conséquences désirées à travers les antécédents donnés. Ils hâtent le moment où les organes centraux des sociétés humaines, capables d'escompter enfin les effets normaux des différentes formes sociales, choisiront rationnellement, et non plus au hasard, les réformes nécessaires.

*
* *

En résumé, s'il est vrai que les âmes agissent sur les sociétés, il est vrai aussi que les sociétés agissent sur les âmes. Entre les consciences et les situations, entre les tendances intimes et les formes extérieures, entre les idées et les faits s'échangent de perpétuelles actions et réactions. Parce qu'elle avive en nous la conscience de ces actions et réactions incessantes, la sociologie n'excuse aucune des formes de la paresse sociale. Des deux thèses qu'elle a conciliées, elle déduit deux devoirs clairs : si

nous voulons ne rien négliger de ce qui peut hâter le progrès des sociétés, nous devons travailler à la fois à l'expansion morale des idées et à l'exploration scientifique des faits. Pour combattre la force des choses, ce n'est pas trop de deux tactiques : pendant que l'une abordera de front les âmes individuelles, l'autre les tournera, et les atteindra à travers les formes sociales : l'une ira du dedans au dehors, l'autre du dehors au dedans. Telles sont les deux méthodes que doit utiliser, l'une et l'autre, la sagesse moderne : elle soulèvera le monde si elle sait user de ses deux points d'appui, la conscience et la science.